

Un doux schizophrène

Xavier Hanotte
 « Création et traduction »
 dans *Écrire et traduire*
 textes réunis par Christian Libens
 Éditions Luc Pire, Bruxelles, 2000

Ouvrage collectif, *Écrire et traduire* est consacré à la traduction et à l'écriture en Communauté française de Belgique. Il comporte notamment « Traduire, c'est lire » de Françoise Wuilmart, « La traduction acoustique » d'Alain Jadot et le compte rendu d'une table ronde qui a rassemblé Jean-Philippe Toussaint et sept de ses traducteurs.

J'aimerais m'attarder ici sur un article, « Création et traduction », où Xavier Hanotte, à la fois romancier et traducteur, expose avec rigueur et humour sa conception de la traduction comme création, puis dévoile les mécanismes qui ont présidé à l'écriture de son troisième roman conçu comme une « traduction préventive ».

D'abord, une petite présentation s'impose. Lorsqu'il publie *Manière noire*¹, son premier roman, Hanotte énumère ses traductions là où d'autres citent les « ouvrages du même auteur ». C'est que ce germaniste né en 1960 est entré en littérature par la traduction et qu'il aime se présenter comme le traducteur de Hubert Lampo, Maarten 't Hart et Willem Elsschot. Tout au long de son travail d'écrivain, il mène une réflexion sur l'identité, la langue et... la traduction. Un exemple ? Le héros de *Manière noire*, Barthélemy Dussert, inspecteur de la police judiciaire belge, traduit à ses heures le poète anglais Wilfred Owen et fait part à son lecteur de ses difficultés de traduction. Dans les premières pages, il cherche en vain la chute d'un vers (*Et chaque lent crépuscule...*) qu'il ne trouvera qu'à la fin du volume.

(1) Belfond, 1995.

Six ans et deux romans² plus tard, Hanotte fera paraître une traduction de Wilfred Owen intitulée, comme de bien entendu, *Et chaque lent crépuscule...*³ Le recueil regroupe des « Poèmes et lettres de guerre choisis et traduits de l'anglais par Barthélemy Dussert avec la collaboration de Xavier Hanotte ». L'ouvrage se clôt sur une nouvelle intitulée « À la recherche de Wilfred » signée... Xavier Hanotte. Toute l'œuvre est ainsi : un perpétuel jeu de miroir entre l'auteur et le traducteur, chaque nouveau livre, qu'il soit œuvre originale ou de traduction, plaçant le précédent dans une nouvelle mise en abyme⁴.

J'en viens maintenant à cet article... Évoquant sa pratique personnelle, Xavier Hanotte pose d'emblée que, pour lui, « un traducteur digne de ce nom est soit (a) un écrivain raté ; (b) un futur écrivain ; (c) un écrivain qui, consciemment ou inconsciemment, s'ignore ; (d) un écrivain tout court ». Et que « les meilleurs connaisseurs de la langue à traduire, fussent-ils éminemment linguistes, constituent les ennemis potentiels de la fiction en cause s'ils ne possèdent pas la fibre littéraire supposée par les états énumérés de (a) à (d) ». Donc oui, bien sûr, pour la connaissance de la langue et l'exactitude, mais c'est surtout le style, la voix, la musique qui doivent passer, et la justesse.

Il invite le traducteur à faire preuve d'audace, à couper là un adjectif, là un complément, à donner du liant aux dialogues, à modifier le rythme de certaines phrases, à lever les ambiguïtés possibles. Il prône « une plume souple, mais pas nécessairement servile », avec l'honnêteté pour garde-fou.

Appelant « identification auteur-traducteur » la résonance que le traducteur entretient avec l'œuvre à traduire, Hanotte parle de « confusion identitaire », qu'il place « sous le signe quasiment schizophrénique de la recreation ». Le traducteur est hanté par la crainte de rester en dessous d'une qualité idéale fantasmée : trahir l'auteur, ce serait se trahir soi-même. Cette relation prend corps chez lui de deux manières : par l'identification aux héros des livres qu'il traduit et par l'identification au créateur. Après avoir effleuré par procuration le mystère de l'écriture, il est tenté d'écrire à son tour. Telle fut son expérience avec Hubert Lampo, dont il a traduit *Retour en Atlantide*⁵.

Heureusement pour sa santé, le traducteur ne connaît pas constamment de telles extases fusionnelles. Il lui arrive d'éprouver une attirance purement intellectuelle, donc moins passionnée, moins risquée, pour une œuvre. Là,

(2) *De secrètes injustices* (Belfond, 1998) et *Derrière la colline* (Belfond, 2000), auxquels s'est ajouté, depuis, *Les lieux communs* (Belfond, 2002).

(3) Wilfred Owen, *Et chaque lent crépuscule...*, traduit de l'anglais par Barthélemy Dussert avec la collaboration de Xavier Hanotte, Le Castor astral, 2001 (à noter que les poèmes sont donnés en version juxtaposée).

(4) Ce leitmotiv de la langue et de l'identité n'est cependant que la basse continue au-dessus de laquelle se développe l'obsession majeure de la mémoire de la Grande Guerre.

(5) Belfond, 1997.

tout est affaire d'effacement, de transparence. Cet engagement-là, il l'a aussi vécu, en traduisant *La colère du monde entier* de Maarten 't Hart⁶.

Soit dit en passant, son expérience avec Willem Elsschot est encore différente, m'a-t-il confié depuis : *Kaas*⁷ figurait depuis plus de vingt ans à son panthéon romanesque. Sa traduction est l'aboutissement d'un long cheminement sur les traces d'un écrivain qu'il considère comme le plus grand des lettres néerlandaises. D'une aisance stylistique remarquable, elle répond pour moi magistralement à la question : « Comment traduire le ton ? »

Xavier Hanotte s'est aussi offert le luxe d'être traduit à son tour. Étonnerais-je en disant que son traducteur allemand, Michael Kleeberg, est également romancier ? Et qu'il y a un Michael Kleiberg (avec un *i*) dans *De secrètes injustices...* tout comme il y a un certain Barthélemy Hanotte dans *Ein Garten im Norden*⁸ ?! Quand je vous parlais de miroirs...

Venons-en maintenant à *Derrière la colline*, le troisième roman de Hanotte, qu'il qualifie donc de « traduction préventive » ou encore de « traduction d'un texte original inexistant ». Plongé dans l'univers des tranchées du côté britannique, il se met à penser en anglais ce qu'il écrit en français... ce qui ne manque pas de susciter des problèmes d'écriture auquel le lecteur normal – entendez le lecteur qui ne serait pas traducteur (!) – ne penserait même pas (le lecteur traducteur, lui, boit du petit lait).

D'abord, il utilise les italiques pour indiquer l'usage « réel » du français. Ensuite, il s'interroge sur la façon de « ressusciter » l'argot des *Tommies*. Il s'interdit les jeux de mots impossibles pour des locuteurs anglophones et les expressions derrière lesquelles on n'entendrait pas l'anglais. Bref, il s'amuse, et ne se prive de rien : ni de notes en bas de page⁹, ni de traductions qu'ailleurs il considérerait comme abusivement sourcières.

Enfin, le personnage central de ce roman est anglais, mais aussi poète. Hanotte s'est ainsi mis dans la situation qu'il dit délicate – on le soupçonne d'y prendre un plaisir certain – d'entrer dans la peau d'un *Georgian poet*¹⁰. Et... il préfère ses vers dans la V.O. anglaise à la traduction qu'en donne... Barthélemy Dussert ! Paradoxal ? On ne sait plus, tant il change de casquettes, assumant franchement, à la fin de l'article, sa « schizophrénie scripturale ».

Emmanuèle Sandron

(6) Belfond, 1999.

(7) Willem Elsschot, *Fromage*, traduit du néerlandais par Xavier Hanotte, Le Castor astral, 2003.

(8) Michael Kleeberg, *Ein Garten im Norden*, Ullstein, 1999.

(9) Hanotte traducteur a pourtant horreur de ça !

(10) Le premier recueil de poèmes de Xavier Hanotte, *Poussières d'histoires*, paraîtra au Castor astral en 2003.